

*La Vie de Castruccio Castracani  
de Lucques*

décrite par Nicolas Machiavel  
et offerte à Zanobe Buondelmonti  
et à Louis Alamanni <sup>1</sup>,  
ses très bons amis

Très chers Zanobe et Louis, à ceux qui considèrent le fait il paraît étonnant que tous ceux qui ont accompli de très grandes choses en ce monde et ont été les plus excellents hommes de leur âge, tous ceux-là, ou la plupart d'entre eux, ont eu une naissance et un début bas et obscurs, ou démesurément éprouvés par la fortune ; car ils ont tous été exposés aux fauves ou ont eu un père si méprisable que par honte de lui, ils se sont faits fils de Jupiter ou de quelque autre dieu. Puisque chacun en a connu un grand nombre, il serait ennuyeux et peu acceptable de rappeler au lecteur qui ils ont été : nous l'omettrons en tant que superflu. Je crois bien que ceci naît de ce que, voulant montrer au monde que c'est elle, et non la prudence, qui fait les grands hommes, la fortune commence à montrer ses forces à un moment où la prudence ne peut avoir aucune part et où au contraire on doit reconnaître que tout vient d'elle.

---

1. Buondelmonti et Alamanni faisaient partie des « habitués des Jardins Oricellai », groupe de jeunes hommes bien nés, passionnés de politique, qui de 1517 à 1519 eurent l'occasion de discuter régulièrement avec Machiavel. Ce dernier dédia ses Discours sur la première décade de Tite-Live au même Zanobe Buondelmonti et à Cosimo Rucellai, « président » du groupe.

Castruccio Castracani de Lucques fut donc un de ces hommes ; étant donné les temps où il a vécu et la cité où il est né, il fit de très grandes choses, et il n'eut pas une naissance plus heureuse et plus connue qu'eux, comme on le comprendra en traitant le cours de sa vie. Il m'a paru bon de la rappeler au souvenir des hommes, car il m'a paru y avoir trouvé un grand nombre de très grands exemples de vertu et de fortune. Et il m'a paru bon de vous l'adresser à vous qui vous délectez des actions vertueuses plus que les autres hommes que moi, je connais.

Je dis donc que la famille des Castracani est comptée parmi les familles nobles de la cité de Lucques, bien qu'elle soit disparue de nos jours, conformément à l'ordre de toutes les choses de ce monde. De cette famille, naquit autrefois un certain Antoine Castracani, qui, devenu un religieux, fut chanoine de Saint-Michel-de-Lucques ; on l'appelait messire Antoine en signe de l'honneur qu'on lui portait. Il n'avait qu'une sœur, qui avait épousé autrefois Buonaccorso Cenami ; comme Buonaccorso était mort et qu'elle était devenue veuve, elle fut réduite à demeurer avec son frère, puisqu'elle avait le cœur<sup>2</sup> décidé à ne jamais se remarier.

Messire Antoine avait une vigne derrière la maison qu'il habitait ; elle côtoyait un grand nombre de jardins, et on pouvait y entrer par un grand nombre de côtés et sans grande difficulté. Il arriva qu'un matin peu après le lever du soleil, alors que dame Dianora –

---

2. *Animo*. On pourrait traduire par *cœur* ou *esprit* ; l'un ou l'autre sera employé. Mais Machiavel utilise ce mot, semble-t-il, pour souligner la disparition de l'âme dans le sens chrétien du terme. Le mot *anima* n'apparaît que deux fois dans les dits de Castruccio à la fin du texte.

c'était ainsi qu'on appelait la sœur de messire Antoine – se promenait dans la vigne en cueillant, selon la coutume des femmes, des herbes pour en faire des condiments, il arriva qu'elle entendit bruire dans les pampres sous une vigne ; ayant tourné les yeux de ce côté, elle entendit comme des pleurs. Aussi s'étant approché du bruit, elle découvrit les mains et le visage d'un bébé enveloppé dans le feuillage et qui paraissait lui demander de l'aide. En partie surprise, en partie effrayée, pleine de compassion et de stupeur, Dianora recueillit l'enfant ; après l'avoir porté à la maison, lavé et enveloppé de langes blancs, comme c'est la coutume, elle le présenta à messire Antoine lorsqu'il retourna au logis. En entendant l'histoire et en voyant le petit enfant, il ne fut pas moins rempli d'étonnement et de pitié que la femme ; ayant tenu conseil ensemble sur le parti qu'ils devaient prendre, ils décidèrent de l'élever, puisqu'il était prêtre et qu'elle n'avait pas d'enfants. Ils prirent une nourrice à domicile et l'élevèrent avec autant d'amour que s'il avait été leur enfant ; l'ayant fait baptiser, il lui donnèrent le nom de leur père : Castruccio.

Avec les années la faveur de Castruccio croissait ; en toutes choses, il montrait du génie et de la prudence ; selon son âge, il apprenait tout de suite ce que lui présentait messire Antoine. Ce dernier avait dessein d'en faire un prêtre et avec le temps de lui résigner son canonicat et ses autres avantages ; c'est en vue de cela qu'il l'instruisait. Mais il avait trouvé un sujet qui était tout à fait mal adapté à l'esprit sacerdotal ; car avant que Castruccio ne parvienne à l'âge de quatorze ans, il commença à prendre le

dessus<sup>3</sup> sur messire Antoine et à ne plus du tout craindre dame Dianora; il abandonna les livres ecclésiastiques et commença à pratiquer les armes: il ne se délectait de rien d'autre que de les manier ou de courir avec ses égaux, de sauter, de lutter et ainsi de suite; aussi, il montrait une très grande vertu d'âme et de corps, et il y surpassait de loin tous les autres de son âge. Lorsque parfois il lisait, rien ne lui plaisait que les lectures qui traitaient de la guerre et des exploits des plus grands hommes; messire Antoine tirait de tout cela une douleur et un chagrin sans mesure.

Il y avait dans la cité de Lucques un gentilhomme de la famille des Guinigi, appelé messire François, qui par sa richesse, sa faveur et sa vertu, dépassait de loin tous les autres Lucquois. Son métier était la guerre, et il avait longtemps servi sous les Visconti de Milan; parce qu'il était gibelin<sup>4</sup>, il était plus estimé que tous les autres qui suivaient ce parti à Lucques. Lorsqu'il était à Lucques, il se retrouvait le soir et le matin avec les autres citoyens sous les arcades du podestat en haut de la place Saint-Michel, qui est la première place publique de Lucques: plusieurs fois, il y vit Castruccio faire avec les autres enfants des environs les exercices qu'il pratiquait, comme moi, j'ai dit plus haut; il lui parut qu'en plus de les surpasser, il avait sur eux une autorité royale et que, d'une certaine façon, ceux-ci l'aimaient et le respectaient; aussi, Guinigi devint suprêmement désireux de savoir qui il était. Lorsqu'on

---

3. Littéralement: à prendre un peu d'âme (*animo*) sur.

4. Dans l'ensemble de l'Italie, il existait deux partis qui se divisaient la loyauté des citoyens: le parti gibelin, fidèle au pouvoir politique de l'empereur allemand, et le parti guelfe, fidèle au parti politique du pape.

l'eut informé des détails, il brûla d'un désir encore plus grand de l'avoir auprès de lui. Il l'appela un jour et lui demanda où il resterait plus volontiers : dans la maison d'un gentilhomme, qui lui apprendrait à monter à cheval et à pratiquer les armes, ou dans la maison d'un prêtre, où il n'entendrait rien d'autre que des offices et des messes. Messire François remarqua combien Castruccio se réjouit en entendant parler de chevaux et d'armes ; mais il demeurait un peu gêné ; messire François lui donnant le cœur de parler, il répondit que s'il cela plaisait à messire Antoine, il ne pourrait avoir de plus grande faveur que d'abandonner l'entraînement d'un prêtre et de commencer l'entraînement d'un soldat. La réponse plut assez à messire François ; et en quelques brefs jours, il travailla si fort que messire Antoine lui laissa l'enfant. Ce qui l'y poussa plus que tout, c'était la nature de l'enfant : il jugeait ne pas pouvoir le retenir plus longtemps comme ça.

Castruccio passa donc de la maison de messire le chanoine Antoine Castracani à la maison de messire François Guinigi condottiere : il est extraordinaire de penser en combien peu de temps il se remplit de toutes les vertus et manières qu'on requiert d'un véritable gentilhomme. Il se fit d'abord excellent cavalier : il montait avec une adresse consommée le cheval le plus sauvage ; dans les joutes et les tournois, quoique très jeune, il était le plus remarquable des participants, si bien qu'il ne trouvait personne qui le surpassât en force et en adresse. À quoi s'ajoutaient des manières où on voyait une modestie sans mesure : on ne le voyait rien faire, on ne l'entendait rien dire qui pût déplaire ; il était respectueux avec ses supérieurs, modeste avec ses égaux, plaisant avec ses inférieurs. Cela le faisait

aimer, non seulement de toute la famille des Guinigi, mais encore de toute la cité de Lucques.

En ce temps-là, lorsque Castruccio avait déjà dix-huit ans, il arriva que les gibelins furent chassés de Pavie par les guelfes ; les Visconti de Milan envoyèrent François Guinigi pour les aider. Avec lui alla Castruccio sur qui reposait le poids de toute sa compagnie <sup>5</sup>. Castruccio donna durant cette expédition tant de preuves de prudence et d'esprit qu'aucun de ceux qui participèrent à l'entreprise n'acquiesça autant de faveur que lui ; son nom devint grand et honoré non seulement dans Pavie, mais aussi dans toute la Lombardie.

Il retourna à Lucques beaucoup plus estimé qu'il ne l'était lors de son départ ; autant que ça lui était possible, il ne manquait pas de se faire des amis en observant toutes les façons nécessaires pour se gagner les hommes. Mais messire François Guinigi vint à mourir ; il avait laissé un fils, âgé de treize ans, appelé Paul ; il fit de Castruccio son tuteur et le gouverneur de ses biens ; avant de mourir, il le fit venir auprès de lui et le pria de bien vouloir élever son fils selon la foi dans laquelle il avait été élevé lui-même et de remettre au fils les dettes qu'il n'avait pas pu rendre au père. Alors, messire François Guinigi mourut et Castruccio demeura gouverneur et tuteur de Paul ; il accrut tellement sa réputation et son pouvoir que la faveur dont il était l'objet d'habitude dans Lucques se convertit partiellement en envie, tellement qu'un grand

---

5. C'est-à-dire que Castruccio était le chef d'une unité de l'armée de Guinigi, ou même qu'il avait un rôle très important à jouer par rapport à l'ensemble des troupes gibelines.

nombre de gens le calomniaient [en disant qu'il était] un homme à soupçonner, quelqu'un qui avait un esprit tyrannique. Le premier de ceux-ci était messire George degli Opizi, chef du parti guelfe. Avec la mort de messire François, il espérait demeurer, pour ainsi dire, le prince de Lucques ; il lui semblait que Castruccio, qui demeurait au gouvernement par la faveur que lui donnaient ses qualités, lui en avait enlevé l'occasion ; pour cette raison il répandait des bruits qui lui enlevaient de la faveur. Castruccio s'en indigna d'abord, puis il y ajouta du soupçon : il pensait que messire George ne cesserait pas de le mettre dans la défaveur du lieutenant de Robert, roi de Naples, qui le ferait chasser de Lucques.

En ce temps-là, Ugoccione della Faggiola d'Arezzo était seigneur de Pise ; après avoir été élu capitaine par les Pisans, il s'en était fait le seigneur. Auprès d'Ugoccione il y avait quelques bannis de Lucques du parti gibelin ; Castruccio négociait avec eux pour les faire rentrer dans Lucques avec l'aide d'Ugoccione ; il communiqua aussi son dessein à ses amis qui demeuraient à Lucques et qui ne pouvaient supporter le pouvoir des Opizi. Ayant organisé ce qu'ils devaient faire, avec précaution Castruccio fit fortifier la tour des Honesti et la remplit de munitions et de vivres, pour pouvoir si nécessaire s'y maintenir quelques jours. La nuit convenue avec Ugoccione étant arrivée, il lui donna le signal – Ugoccione était descendu avec un grand nombre de ses hommes dans la plaine, entre les montagnes et Lucques – ; ayant vu le signal, Ugoccione s'approcha de la porte Saint-Pierre et mit le feu à la porte extérieure. De son côté, Castruccio provoqua un tumulte, appela le peuple aux armes et força la porte

depuis l'intérieur ; si bien que Ugoccione et ses hommes entrèrent dans la cité, coururent la terre, tuèrent messire George, toute sa famille et un grand nombre de ses amis et partisans et chassèrent le gouverneur ; l'état de la cité fut refaite selon le plaisir d'Ugoccione et au prix d'un très grand dommage : il y eut alors plus de cent familles chassées de Lucques. Une partie de ceux qui fuirent allèrent à Florence, une autre à Pistoie ; ces deux cités étaient dirigées par les guelfes ; pour cette raison, elles devenaient les ennemies d'Ugoccione et des Lucquois.

Comme il paraissait aux Florentins et aux autres guelfes que le parti gibelin avait pris trop d'autorité en Toscane, ils convinrent ensemble de faire rentrer chez eux les bannis de Lucques ; ayant établi une grosse armée, ils entrèrent dans le Val di Nievole et occupèrent Montecatini ; de là, ils établirent leur camp à Montecarlo pour libérer le passage vers Lucques. Pendant ce temps, Ugoccione réunit bon nombre de Pisans et de Lucquois et, en plus, un grand nombre de cavaliers allemands qu'il tira de Lombardie, puis il alla trouver le camp des Florentins ; ceux-ci, en entendant venir les ennemis, avaient quitté Montecarlo et s'étaient postés entre Montecatini et Pescia, alors qu'Ugoccione se plaça sous Montecarlo, à deux milles des ennemis. Et là, pendant quelques jours, il y eut de légers combats entre les chevaux de l'une et l'autre armée : Ugoccione étant tombé malade, les Pisans et les Lucquois évitaient de faire une journée avec les ennemis.

Mais comme la maladie d'Ugoccione s'était aggravée, il se retira à Montecarlo pour se soigner et laissa à Castruccio le soin de l'armée. Ce qui fut la

cause de la perte des guelfes : ils prirent cœur parce qu'il leur paraissait que l'armée ennemie était restée sans capitaine. Castruccio le sut et attendit quelques jours pour laisser croître en eux cette opinion, feignant de craindre [son ennemi] et ne laissant personne sortir des fortifications du camp ; de l'autre côté, les guelfes devenaient d'autant plus insolents qu'ils voyaient plus de crainte [chez leurs ennemis] ; chaque jour, ils se présentaient devant l'armée de Castruccio organisés pour le combat. Lorsqu'il lui parut leur avoir donné assez de cœur et avoir connu leur organisation, il décida de faire une journée avec eux ; et d'abord, il raffermi le cœur de ses soldats par quelques paroles en leur montrant que la victoire était certaine s'ils voulaient obéir à ses ordres.

Castruccio avait vu que les ennemis avaient mis toutes leurs forces au milieu des troupes et les hommes les plus faibles aux deux ailes ; c'est pour cela qu'il fit le contraire : il mit sur les ailes de son armée les hommes les plus valeureux qu'il avait, et au milieu ceux qu'il estimait moins. Il sortit de ses cantonnements ainsi organisé ; aussitôt qu'il fut en vue de l'ennemi qui, selon son usage, venait le trouver avec insolence, il commanda aux escadrons du milieu d'aller lentement et à ceux des deux ailes d'avancer rapidement. De sorte que lorsqu'il fut aux prises avec les ennemis, seules les ailes de l'une et l'autre armées combattaient, alors que les escadrons du milieu demeuraient inactifs ; car les hommes du milieu de Castruccio étaient demeurés si loin en arrière que les hommes du milieu des ennemis ne les atteignaient pas ; ainsi, il arrivait que les hommes les plus gaillards de Castruccio combattaient avec les hommes les plus faibles des ennemis et que

leurs hommes les plus gaillards demeuraient inactifs sans pouvoir attaquer ceux qu'ils avaient devant eux ni donner de l'aide aux autres. De sorte que sans grande difficulté, les ennemis de l'une et l'autre ailes tournèrent le dos ; voyant leurs flancs dépouillés, ceux du milieu s'enfuirent aussi sans avoir pu montrer leur vertu. La déroute et la tuerie furent grandes : on y mit à mort plus de dix mille hommes, parmi lesquels, du parti des guelfes, un grand nombre de capitaines et de grands cavaliers de partout en Toscane ; il y périt aussi un grand nombre de princes qui étaient venus à leur secours, comme Pierre, frère du roi Robert, Charles, son neveu, et Philippe, seigneur de Tarente. Du côté de Castruccio, les morts n'atteignirent pas trois cents, entre lesquels il mourut François, fils d'Ugoccione, qui, jeune et plein de bonne volonté, fut tué au premier assaut.

Par cette déroute Castruccio se fit une si grande renommée qu'Ugoccione fut pris par une jalousie et un soupçon tels qu'il ne pensait qu'au moyen de l'anéantir : il lui semblait que cette victoire lui avait enlevé du contrôle politique plutôt que de lui en donner. Comme il se maintenait dans cette pensée et qu'il cherchait une occasion honnête pour la mettre à exécution, il arriva que Pierre Agnolo Micheli, un noble grandement estimé, fut mis à mort à Lucques et que son meurtrier se réfugia dans la maison de Castruccio ; les sergents du capitaine allèrent l'y capturer, mais furent repoussés par Castruccio ; si bien que l'assassin se sauva en raison de son aide. Lorsqu'Ugoccione, qui était alors à Pise, entendit cela, il lui parut avoir une juste raison pour le punir ; il appela son fils Néri, auquel il avait déjà donné la seigneurie de Lucques, et

il le chargea de capturer Castruccio, sous prétexte de l'inviter à un banquet, et de le faire mourir. C'est pourquoi Castruccio alla désarmé au palais de son seigneur sans craindre d'outrage ; il fut d'abord retenu à souper par Néri et ensuite capturé. Néri, qui craignait d'émouvoir le peuple s'il faisait mourir Castruccio sans aucune justification, le garda vivant pour mieux savoir comment, de l'avis d'Ugoccione, il devait se conduire. Ce dernier blâma la lenteur et la lâcheté de son fils ; et pour compléter l'affaire, il sortit de Pise avec quatre cents chevaux pour se rendre à Lucques ; il n'était pas encore arrivé à Bagni que les Pisans prirent les armes, tuèrent le lieutenant d'Ugoccione et les autres de sa maison qui étaient restés à Pise et firent du comte Gaddo della Gherardesca leur seigneur. Avant d'arriver à Lucques, Ugoccione entendit parler de ce qui était arrivé à Pise ; il ne lui parut pas bon de revenir en arrière de peur qu'à l'exemple des Pisans, les Lucquois eux aussi ne lui ferment leurs portes. Mais les Lucquois entendirent parler des événements de Pise et, malgré l'arrivée d'Ugoccione à Lucques, prirent l'occasion de la libération éventuelle de Castruccio pour commencer, d'abord à parler sans crainte dans des cercles sur les places publiques, ensuite, à provoquer des tumultes et, enfin, à en venir aux armes en demandant que Castruccio soit libéré ; si bien qu'Ugoccione le tira de prison par crainte de pire encore. C'est pourquoi Castruccio, aussitôt qu'il fut réuni à ses amis, s'attaqua à Ugoccione avec le soutien du peuple. Voyant qu'il n'y avait pas de remède, ce dernier s'enfuit avec ses amis et alla trouver les seigneurs della Scala, chez qui il mourut pauvre.

Mais, de prisonnier qu'il était, Castruccio était devenu comme le prince de Lucques ; avec ses amis et avec le soutien tout frais du peuple, il travailla si bien qu'il fut fait capitaine de leurs hommes pour un an. Ceci obtenu, pour se faire une réputation à la guerre, il forma le dessein de recouvrer pour les Lucquois un grand nombre de territoires qui s'étaient rebellés après la fuite d'Ugoccione ; avec le soutien des Pisans, auxquels il s'était joint, il établit son camp devant Serezana ; pour l'assiéger, il éleva face à elle un rempart, que les Florentins entourèrent d'un mur par la suite, et qui s'appelle aujourd'hui Serezanello ; il captura ce territoire en deux mois. Par la suite en raison de sa réputation, il occupa Massa, Carrara et Lavenza ; il occupa en très peu de temps toute la Lunigiana ; pour fermer le passage qui va de Lombardie en Lunigiana il assiégea Pontremoli et en tira Anastase Palavisini qui en était le seigneur. Lorsqu'il retourna à Lucques après cette victoire, il fut rencontré par tout le peuple. Il ne lui paraissait pas bon de différer [plus longtemps le projet] de se faire prince, et avec l'aide de Pazzino del Paggio, Puccinello del Partico, François Boccansacchi et Cecco Guinigi, qui avaient alors de grandes réputations à Lucques et qu'il avait corrompus, il se fit seigneur de la cité et fut élu prince solennellement et par décision du peuple.

En ce temps-là, Frédéric de Bavière, roi des Romains, était venu en Italie pour y prendre la couronne de l'Empire. Castruccio s'en fit un ami et alla le trouver avec cinq cents chevaux ; à Lucques, il laissa Paul Guinigi, son lieutenant ; en souvenir de son père,

il estimait celui-ci comme s'il était né de lui<sup>6</sup>. Frédéric reçut honorablement Castruccio, lui donna un grand nombre de privilèges et en fit son lieutenant en Toscane. Les Pisans avaient chassé Gaddo della Gherardesca et par peur de lui avaient eu recours à l'aide de Frédéric ; ce dernier fit de Castruccio seigneur de Pise ; les Pisans l'acceptèrent, par crainte du parti guelfe, et surtout des Florentins.

Frédéric retourna en Allemagne et laissa un gouverneur à Rome ; tous les gibelins de Toscane et de Lombardie, qui étaient du parti de l'empereur, se réfugièrent auprès de Castruccio ; chacun d'eux lui promettait le contrôle de sa patrie, s'il y rentrait par son moyen ; parmi eux, il y avait Matthieu Guidi, Bernard Scolari, Lapo Uberti, Gerozzo Nardi et Pierre Buonaccorsi, tous des gibelins bannis de Florence. Dans le dessein de se faire le seigneur de toute la Toscane par leur moyen et avec ses forces, il se rapprocha de messire Matthieu Visconti, prince de Milan afin de se donner une plus grande réputation ; il organisa toute la cité et son pays en fonction des armes. Parce que Lucques avait cinq portes, il divisa la contrée environnante en cinq parties, l'arma et la distribua sous autant de chefs et de drapeaux ; de sorte qu'en un instant, il mettait ensemble vingt mille hommes, sans compter ceux qui pouvaient venir en aide depuis Pise. Castruccio était entouré de ces forces et de ces amis, quand il arriva que Matthieu Visconti fut attaqué par les guelfes de Plaisance qui avaient chassé les gibelins ; les Florentins et le roi Robert y avaient envoyé leurs hommes. C'est pourquoi messire Matthieu exigea que

---

6. C'est-à-dire François se considérait le fils de Castruccio.

Castruccio attaque les Florentins, afin que contraints à défendre leurs propres maisons, ils rappellent leurs hommes de la Lombardie. Ainsi Castruccio attaqua le Val d'Arno avec bon nombre d'hommes et occupa Fucecchio et San Miniato au très grand dommage du pays ; aussi, les Florentins rappelèrent leurs hommes sous la pression de cette nécessité. C'est avec peine qu'ils retournèrent en Toscane, au moment même où Castruccio fut obligé de retourner à Lucques sous la pression d'une autre nécessité.

La famille des Poggio était puissante à Lucques ; elle avait fait de Castruccio non seulement un grand, mais un prince ; comme il ne paraissait pas aux Poggio qu'ils avaient été récompensés selon leurs mérites, ils s'entendirent avec d'autres familles de Lucques pour faire rebeller la cité et chasser Castruccio. Ils en prirent l'occasion un matin : ils coururent armés jusqu'au lieutenant de la justice établi par Castruccio et le tuèrent. Alors qu'ils voulaient continuer à soulever le peuple, Stéphane de Poggio, un vieillard pacifique, qui n'avait pas participé à la conjuration, s'avança et par son autorité contraignit les siens à poser les armes, en offrant d'être le médiateur entre eux et Castruccio pour en obtenir ce qu'ils désiraient. Aussi, ils posèrent leurs armes sans plus de prudence qu'ils les avaient prises ; car Castruccio, qui avait entendu parler de la révolution arrivée à Lucques, sans laisser passer de temps s'en vint à Lucques avec une partie de ses hommes et laissa Paul Guinigi comme chef du reste. Contre ses prévisions, il y trouva le soulèvement apaisé ; comme il lui paraissait qu'il aurait alors plus de facilité à se mettre en sécurité, il plaça ses partisans armés à tous les endroits avantageux. Stéphane de

Poggio, à qui il paraissait que Castruccio devait lui être obligé, alla le trouver ; il ne demanda rien pour lui, parce qu'il ne jugeait pas en avoir besoin ; mais pour les autres membres de sa maison, il demanda à Castruccio de pardonner beaucoup en raison de leur jeunesse et beaucoup encore en raison de l'ancienne amitié qui le liait à sa maison et des obligations qu'il avait envers elle. Castruccio lui répondit agréablement et l'exhorta à être de bon cœur ; il lui montra qu'il était plus heureux d'avoir trouvé les tumultes apaisés qu'il avait été irrité qu'on les ait provoqués ; il exhorta Stéphane à les lui faire venir tous, en lui disant qu'il remerciait Dieu de lui avoir donné l'occasion de montrer sa clémence et sa libéralité. Ils vinrent donc sous [la protection de] la foi de Stéphane et de Castruccio et furent emprisonnés et mis à mort avec Stéphane.

Pendant cet intermède, les Florentins avaient récupéré San Miniato ; aussi, il parut bon à Castruccio de terminer cette guerre parce qu'il lui semblait qu'il ne pourrait pas s'éloigner de la maison tant qu'il ne se serait pas assuré de Lucques. Il tâta les Florentins et sans difficulté les trouva disposé à une trêve, parce qu'ils étaient épuisés eux aussi et désireux d'arrêter les dépenses. Ils firent donc une trêve de deux ans, où il fut convenu que chacun posséderait ce qu'il possédait [auparavant]. Libéré de cette guerre, Castruccio, pour ne plus encourir les dangers qu'il avait déjà encourus, anéantit, sous différents prétextes et pour différentes raisons, tous ceux de Lucques qui par ambition pourraient aspirer à la souveraineté ; il ne pardonna à personne : il les priva de la patrie et de la propriété, et ceux qu'il pouvait tenir entre les mains, il les priva de

la vie ; il affirmait qu'il avait connu par expérience qu'il n'y en avait pas un qui pouvait lui être fidèle. Pour avoir une sécurité plus grande, il fit élever une forteresse dans Lucques et se servit des matériaux des tours de ceux qu'il avait chassés ou fait mourir.

Castruccio et les Florentins avaient posé les armes ; mais pendant qu'il se fortifiait à Lucques, Castruccio ne manquait pas d'entreprendre ce qu'il pouvait pour augmenter sa grandeur sans faire de guerre ouverte. Il avait grand désir d'occuper Pistoie ; il lui semblait qu'il aurait pris pied à Florence quand il aurait obtenu la possession de cette cité ; il se rendit amie toute la montagne de différentes façons ; il se conduisait avec les partis de Pistoie de façon que chacun avait confiance en lui. La cité était alors divisée, comme elle l'a toujours été, en Blancs et Noirs <sup>7</sup>. Bastien de Possente était le chef des Blancs et Jacob de Gia celui des Noirs ; chacun des deux chefs entretenait des négociations très serrées avec Castruccio ; chacun désirait chasser l'autre, si bien que suite à un grand nombre de soupçons, l'un et l'autre en vinrent aux armes. Jacob prit ses quartiers à la porte de Florence et Bastien à celle de Lucques ; chacun avait plus confiance en Castruccio qu'en les Florentins : ils le jugeaient plus expéditif et plus prompt à faire la guerre ; l'un et l'autre lui envoyèrent secrètement des ambassadeurs pour lui demander de l'aide ; il leur en promit à l'un et à l'autre, disant à Jacob qu'il viendrait

---

7. Non satisfaits de s'entretuer au nom du pape (les guelfes) ou de l'empereur (les gibelins), les Italiens de ce temps avaient établi des sous-factions. Par exemple, les guelfes se distinguaient en Blancs et Noirs.

en personne et à Bastien qu'il enverrait Paul Guinigi, son élève. Il leur donna le moment précis [où il arriverait], envoya Paul par le chemin de Pescia et alla directement à Pistoie ; au milieu de la nuit Castruccio et Guinigi furent à Pistoie, ainsi qu'ils en avaient convenu ; ils furent l'un et l'autre reçus comme amis, si bien qu'ils entrèrent dans la cité. Lorsqu'il parut bon à Castruccio, il fit un signe à Paul ; alors, l'un tua Jacob de Gia, l'autre Bastien di Possente ; tous leurs autres partisans furent capturés ou mis à mort ; sans autre opposition, ils coururent Pistoie comme si elle était la leur ; la seigneurie fut tiré du palais, et Castruccio contraignit le peuple à lui faire obédience : il lui fit remettre un grand nombre des vieilles dettes et lui fit un grand nombre d'offrandes ; il agit de même avec tous ceux des environs qui étaient accourus nombreux pour voir le nouveau prince ; si bien que plein d'espoir et poussé en grande partie par ses vertus, tout un chacun demeura tranquille.

En ce temps-là, il arriva que le peuple de Rome commença à faire des tumultes en raison de la vie chère ; il en attribuait la cause à l'absence du pape qui était à Avignon et blâmait les gouverneurs allemands<sup>8</sup> ; de façon que chaque jour, il y avait des meurtres et d'autres désordres, sans qu'Henri, le lieutenant de l'empereur, puisse y remédier ; si bien qu'Henri en vint à soupçonner grandement que les Romains appelleraient Robert, roi de Naples, qu'ils le chasseraient de Rome et restitueraient la ville au pape.

---

8. Pendant plus de soixante ans (1305-1377), les papes se réfugièrent à Avignon pour échapper à l'emprise des empereurs germaniques. Mais il y avait d'autres raisons.

Castruccio était l'ami le plus proche auquel il pouvait avoir recours ; il le fit prier d'être content non seulement d'envoyer de l'aide, mais de venir en personne à Rome. Castruccio jugea qu'il n'y avait pas à différer, soit pour rendre un dû à l'empereur, soit parce qu'il jugeait qu'il n'aurait pas de remède une fois que l'empereur ne serait plus à Rome<sup>9</sup>. Il laissa donc Paul Guinigi à Lucques et avec six cents chevaux s'en alla à Rome, où il fut reçu par Henri avec les honneurs les plus grands ; en très peu de temps, sa présence apporta une réputation si grande au parti de l'empereur que tout s'apaisa sans sang ou autre violence ; Castruccio fit venir par mer bonne quantité de blé du Pisantin et enleva toute cause de scandale ; ensuite, soit en admonestant les chefs de Rome soit en les châtiant, il les réduisit volontairement [à vivre] sous la conduite d'Henri. Castruccio fut fait sénateur de Rome, et on lui donna un grand nombre d'autres honneurs du peuple romain. Il reçut cet office avec la plus grande pompe : il porta une toge de brocart qui disait sur le devant : « Il est ce que Dieu veut qu'il soit », et sur le dos : « Il sera ce que Dieu voudra ».

Durant cet intermède, les Florentins, mécontents de ce que pendant la trêve Castruccio se fût rendu souverain de Pistoie, cherchaient une façon de la faire se rebeller ; ils jugeaient que ce serait facile en raison de son absence. Il y avait, parmi les Pistoïens bannis qui se trouvaient à Florence, Ubalde Cecchi et Jacob Baldino, tous les deux hommes d'autorité et prompts à s'exposer à un danger. Ils négocièrent avec leurs amis à

---

9. En somme, Castruccio craignait d'être sans allié si jamais l'empereur perdait pied à Rome.

l'intérieur de Pistoie ; si bien qu'avec l'aide des Florentins, ils entrèrent de nuit dans la cité, chassèrent une partie des partisans et des officiels de Castruccio, en tuèrent une autre partie et rendirent la liberté à leur cité. Cette nouvelle ennuya Castruccio et lui fit grand déplaisir ; il prit congé d'Henri et à grandes journées se rendit à Lucques avec ses hommes. Les Florentins, quand ils eurent entendu parler du retour de Castruccio, pensèrent qu'il ne devait pas se reposer et décidèrent d'anticiper sur lui et d'entrer avec leurs hommes dans le Val di Nievole avant lui ; ils jugeaient que s'ils occupaient cette vallée, ils réussiraient à lui ôter la seule voie possible pour récupérer Pistoie ; ils rassemblèrent une grosse armée de tous les amis du parti guelfe et entrèrent sur le territoire de Pistoie. De son côté, Castruccio arriva avec ses hommes à Montecarlo ; ayant appris où se trouvait l'armée des Florentins, il décida de ne pas aller la rencontrer dans la plaine de Pistoie ni de l'attendre dans la plaine de Pescia, mais, si possible, de la confronter dans le défilé de Serrevalle ; il jugeait que si son projet réussissait, il remporterait une victoire certaine, parce qu'il avait appris que les Florentins avaient en tout trente mille hommes alors qu'il avait choisi douze mille hommes parmi les siens. Quoiqu'il fit confiance à son ingéniosité et à leur vertu, il craignait cependant d'être encerclé par la multitude de ses ennemis s'il engageait le combat avec eux en terrain ouvert.

Serrevalle est un château entre Pescia et Pistoie ; il est bâti sur une colline qui ferme le Val di Nievole, non pas directement sur le passage, mais à deux portées de flèche au-dessus. L'endroit par où l'on passe est plus étroit qu'il n'est raide, parce qu'il monte

doucement de tous côtés ; mais il est si serré, surtout sur la colline où les eaux se partagent, que vingt hommes de front l'occuperaient. C'est à cet endroit que Castruccio avait dessein d'affronter ses ennemis, soit parce que ses hommes peu nombreux y auraient un avantage, soit pour ne pas découvrir les ennemis avant le combat, puisqu'il craignait que les siens ne s'effraient en voyant leur multitude. Messire Manfredi, de nationalité allemande, était le seigneur du château de Serrevalle ; avant que Castruccio ne fût le seigneur de Pistoie, il<sup>10</sup> s'était renfermé dans ce château comme dans un endroit commun aux Lucquois et aux Pistoïens ; ensuite, il n'était arrivé à personne de l'attaquer, puisqu'il promettait à tous de rester neutre et de ne jamais s'obliger auprès d'un d'eux ; si bien que pour cette raison et parce qu'il se tenait dans un endroit fortifié, il s'y était maintenu. Mais la situation fit naître en Castruccio le désir d'occuper l'endroit ; il avait une amitié sûre avec un des habitants du château et s'organisa avec lui pour que la nuit avant qu'on en vienne au combat, il reçoive quatre cents hommes et qu'il assassine le seigneur.

Étant préparé de cette façon, il ne fit pas bouger son armée de Montecarlo afin de donner aux Florentins plus de cœur pour passer. Comme ils désiraient éloigner la guerre de Pistoie et la ramener dans le Val di Nievole, ils établirent leur camp sous Serrevalle, ayant à l'esprit de passer la colline le jour suivant. Mais sans tumulte Castruccio avait capturé le château durant la nuit ; au milieu de la nuit, il quitta Montecarlo et le même matin arriva en silence et avec ses hommes au

---

10. Il s'agit de messire Mandredi.

pied de Serrevalle ; de façon que les Florentins et lui, chacun de son côté, commencèrent à monter la côte. Castruccio avait dirigé son infanterie par le chemin ordinaire et avait envoyé une troupe de quatre cents chevaux à gauche en direction du château. Les Florentins, de leur côté, avaient envoyé en avant quatre cents chevaux, puis leur infanterie et enfin leurs gendarmes<sup>11</sup> ; ils ne croyaient pas trouver Castruccio sur la colline, parce qu'ils ne savaient pas qu'il s'était fait le seigneur du château. De sorte qu'après avoir monté la colline, les chevaux des Florentins découvrirent, sans s'y attendre, l'infanterie de Castruccio ; ils se trouvèrent si près d'eux qu'ils eurent à peine le temps de lacer leurs armets. Donc ceux qui n'étaient pas prêts furent attaqués par ceux qui étaient prêts et organisés ; ceux-ci les pressèrent avec grand cœur, les autres résistèrent avec peine ; pourtant quelques-uns d'entre eux tinrent tête ; mais le bruit en descendit jusqu'au reste du camp des Florentins, et tout se remplit de confusion. Les chevaux étaient accablés par les fantassins ; les fantassins par les chevaux et par les chariots ; les chefs ne pouvaient ni avancer ni reculer en raison de l'étroitesse de l'endroit ; de façon qu'avec autant de confusion personne ne savait ni ce qu'il pouvait faire ni ce qu'il devait faire. Pendant ce temps, les chevaux qui étaient aux prises avec l'infanterie ennemie étaient tués et détruits sans pouvoir se défendre : la méchanceté de l'endroit ne les lâchait pas ; ils résistaient pourtant, plus parce qu'ils y étaient forcés que par vertu : ayant les montagnes en

---

11. Type de cavaliers plus importants que les chevaux.

flanc, les amis derrière et les ennemis devant, il ne leur restait aucun chemin pour fuir.

Pendant ce temps, Castruccio, voyant que les siens ne suffisaient pas pour faire tourner le dos aux ennemis, envoya mille fantassins par le chemin du château et les fit descendre avec quatre cents chevaux qu'il avait envoyés en avant; ils chargèrent l'ennemi sur le flanc avec tant de furie que les hommes de Florence ne purent soutenir leur assaut et commencèrent à fuir, vaincus par les lieux plutôt que par leurs ennemis. La fuite commença par ceux qui étaient en arrière du côté de Pistoie; ceux-ci se répandant dans la plaine, chacun veillait à son salut du mieux qu'il le pouvait.

Grande et pleine de sang fut cette déroute. On captura un grand nombre de chefs, dont Bandino de Rossi, François Brunelleschi et Jean della Tosa, tous de nobles Florentins, avec un grand nombre de Toscans et de Napolitains; envoyés au secours des guelfes par le roi Robert, ces derniers faisaient la guerre aux côtés des Florentins.

Lorsque les Pistoïens entendirent parler de la déroute, sans hésiter, ils chassèrent le parti ami des guelfes et se rendirent à Castruccio. Non content de ça, il occupa Prato et tous les châteaux de la plaine, tant en deçà qu'au delà de l'Arno; il se plaça avec ses hommes dans la plaine de Peretola, à deux milles de Florence, où pendant un grand nombre de jours, il se tint afin de diviser le butin et fêter la victoire; il fit battre de la monnaie au mépris de [la juridiction de] Florence et monta des courses de chevaux, d'hommes et même de courtisanes. Il ne manqua pas non plus de tenter de corrompre un noble, citoyen de Florence, pour

qu'il lui ouvre les portes de la cité pendant la nuit ; mais la conjuration fut découverte, et les coupables, Thomas Lupacci et Lambertuccio Frescobaldi, capturés et décapités.

Les Florentins étaient donc effrayés par leur déroute : ils ne voyaient pas de remède qui puisse sauver leur liberté ; pour être plus sûrs de recevoir de l'aide, ils envoyèrent des ambassadeurs à Robert, roi de Naples, pour lui donner Florence et son domaine. Le roi accepta non pas tant à cause de l'honneur que lui faisaient les Florentins que parce qu'il savait important pour son État que le parti guelfe se maintienne dans l'État de Toscane. Après avoir convenu avec les Florentins de recevoir deux cent mille florins par an, il envoya à Florence son fils Charles avec quatre mille chevaux.

Pendant ce temps, les Florentins s'étaient en quelque sorte délivrés des hommes de Castruccio, parce qu'il lui fut nécessaire de quitter leurs terrains et d'aller à Pise pour y réprimer une conjuration faite contre lui par Benoît Lanfranchi, un des premiers de Pise. Ne pouvant supporter de voir sa patrie esclave d'un Lucquois, Benoît conspira contre lui dans le dessein d'occuper la citadelle, d'en chasser la garde et de tuer les partisans de Castruccio. Mais en ces cas, le petit nombre, qui est nécessaire au secret, ne suffit pas à l'exécution : alors qu'il cherchait à conduire plus d'hommes à son propos, il trouva quelqu'un qui révéla son dessein à Castruccio. Ce qui ne se fit pas sans la honte de Boniface Cerchi et de Jean Guidi, Florentins qui avaient été relégués à Pise ; c'est pour cela que Castruccio mit les mains sur Benoît, le tua, envoya en exil tout le reste de sa famille et décapita un grand

nombre d'autres nobles citoyens. Comme il lui semblait que Pistoie et Pise lui étaient peu fidèles, il s'efforçait avec ingéniosité et force à s'en assurer, ce qui donna aux Florentins le temps de reprendre des forces et de pouvoir attendre la venue de Charles. Lorsqu'il fut arrivé, ils décidèrent de ne pas perdre de temps et réunirent un grand nombre d'hommes : ils convoquèrent presque tous les guelfes d'Italie pour leur venir en aide et formèrent une très grosse armée de plus de trente mille fantassins et de dix mille chevaux. Ayant tenu conseil pour savoir s'il devait attaquer d'abord Pise ou Pistoie, ils résolurent qu'il était mieux de combattre Pise, puisque c'était plus facile, en raison de la conjuration toute fraîche qu'il y avait eu là-bas, et plus utile, puisqu'ils jugeaient que Pistoie se rendrait par elle-même, une fois que Pise serait prise.

Les Florentins sortirent donc avec cette armée au début du mois de mai, mil trois cent vingt-huit ; ils occupèrent tout de suite la Lastra, Signa, Montelupo et Empoli et vinrent avec leur armée à San Miniato. D'autre part, Castruccio, ayant entendu parler de la grande armée que les Florentins avaient envoyée contre lui, ne s'effraya aucunement, mais pensa que le moment était arrivé où la fortune devait mettre entre ses mains le contrôle de la Toscane : il croyait que ses ennemis ne feraient pas meilleure preuve d'eux-mêmes à Pise qu'ils n'avaient fait à Serrevalle et qu'ils n'auraient plus l'espoir de se rétablir comme ils l'avaient fait alors ; ayant réuni vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux, il se posta à Fucecchio avec son armée et envoya Paul Guinigi à Pise avec cinq mille fantassins. Fucecchio est bâti en un endroit plus fort qu'aucun autre château du Pisantin ; il est placé

entre Gusciana et l'Arno et un peu élevé par rapport à la plaine ; comme Castruccio s'y tenait, les ennemis ne pouvaient pas empêcher que les vivres ne viennent de Lucques ou de Pise, à moins de se diviser en deux parties ; de plus, ils ne pouvaient sans désavantage ni aller le trouver ni aller vers Pise : dans le premier cas, ils pouvaient être entourés par les hommes de Castruccio et ceux de Pise ; dans le second, étant obligés de passer l'Arno et ayant l'ennemi à dos, ils ne pouvaient le faire sans s'exposer à un grand danger. Castruccio, pour leur donner le cœur de choisir de passer l'Arno, ne s'était pas posté avec ses hommes sur la rive de l'Arno, mais le long des murs de Fucecchio, et avait laissé pas mal d'espace entre lui et le fleuve.

Après avoir occupé San Miniato, les Florentins tinrent conseil pour savoir quoi faire : aller à Pise ou aller trouver Castruccio ; après avoir mesuré la difficulté de l'un et l'autre partis, ils résolurent de l'investir. L'Arno était si bas qu'il était guéable, mais les fantassins devaient se mouiller jusqu'aux épaules et les chevaux jusqu'aux selles. Le matin du dix juin, les Florentins, organisés pour le combat, firent commencer le passage d'une partie de leur cavalerie et d'un bataillon de dix mille fantassins. Castruccio, qui se tenait prêt et absorbé par l'action qu'il avait à l'esprit, les attaqua avec un bataillon de cinq mille fantassins et trois mille chevaux ; il ne leur donna pas le temps de sortir de l'eau avant d'être aux prises avec les siens ; il envoya mille fantassins légers sur la rive en aval et mille en amont. Les fantassins des Florentins étaient appesantis par le poids de l'eau et de leurs armes et n'avaient pas tous dépassé la berge du fleuve. Les premiers chevaux ayant passé, ils rendirent le passage

plus difficile aux autres du fait d'avoir rompu le fond de l'Arno ; trouvant le fond défait, un grand nombre d'entre eux se renversaient sur leur maître, un grand nombre s'enfonçaient tellement dans la vase qu'ils ne pouvaient pas s'en retirer. C'est pour cela que les capitaines florentins, voyant la difficulté qu'il y avait à passer en cet endroit, les firent remonter plus haut afin de trouver un fond qui n'avait pas été gâté et une berge plus accessible pour les recevoir. Mais les fantassins que Castruccio avaient envoyé sur la berge s'opposaient à eux ; ils étaient armés à la légère, écus et javelots marins en mains, et avec de grands cris, ils les blessaient à la tête et à la poitrine ; à tel point que les chevaux, effrayés par les blessures et par les cris, ne voulaient pas avancer et se renversaient les uns sur les autres. Le combat entre les soldats de Castruccio et ceux qui avaient passé l'Arno fut âpre et terrible ; de chaque côté, bon nombre de soldats tombaient, et chacun s'ingéniait à battre l'autre de toutes ses forces. Les soldats de Castruccio voulaient faire replonger les Florentins dans le fleuve, et les Florentins voulaient repousser les hommes de Castruccio afin de faire de la place aux autres Florentins pour qu'ils sortent de l'eau et qu'ils puissent combattre ; les exhortations des capitaines s'ajoutaient à cette obstination. Castruccio rappelait aux siens que leurs ennemis étaient les mêmes qu'ils avaient battus à Serrevalle peu de temps avant ; les Florentins reprochaient aux leurs d'être aussi nombreux et de se laisser battre par un si petit nombre. Castruccio vit que la bataille se prolongeait, que ses hommes et leurs adversaires étaient épuisés et que, de part et d'autre, il y avait un grand nombre de blessés et de morts ; il poussa en avant une troupe de

cinq mille fantassins ; lorsqu'il les eut conduit derrière ceux des siens qui combattaient, il ordonna à ceux-ci d'ouvrir les rangs et de se retirer les uns sur la droite les autres sur la gauche, comme s'ils tournaient le dos. Lorsque ce fut fait, il donna de l'espace aux Florentins pour avancer et gagner un peu de terrain. Mais quand les soldats frais vinrent aux prises avec des soldats fatigués, ces derniers ne tinrent pas longtemps avant qu'on ne les poussât dans le fleuve. Entre la cavalerie de l'une et de l'autre armée, il n'y avait pas encore d'avantage, parce que Castruccio, qui connaissait son infériorité, avait commandé à ses condottieres de se limiter à soutenir l'ennemi : il espérait battre les fantassins et, une fois ceux-ci battus, pouvoir plus facilement vaincre les chevaux ; ce qui arriva selon son dessein. Quand il vit les fantassins ennemis se retirer dans le fleuve, il envoya le reste de son infanterie derrière les chevaux ennemis ; ils les blessaient à coups de lances et de javelots, la cavalerie les pressait avec une plus grande fureur, et ils les firent tourner le dos. Les capitaines florentins, en voyant la difficulté que leurs chevaux avaient à passer, tentèrent de faire passer leur infanterie en aval du fleuve pour combattre les hommes de Castruccio sur le flanc. Mais comme les berges étaient hautes et surtout occupées par les hommes de Castruccio, ils s'essayèrent en vain. On mit donc le camp en déroute à la grande gloire et à l'honneur de Castruccio ; et d'une telle multitude, il ne s'en échappa pas le tiers. Un grand nombre de chefs furent capturés ; Charles, fils du roi Robert, et Michelange Falconi et Thaddée degli Albizzi, commissaires de Florence, s'enfuirent à Empoli. Le butin fut grand, le carnage fut très grand, comme on

peut l'imaginer dans un conflit semblable : il mourut deux mille deux cent trente et un soldats de l'armée florentine, et mille cinq cent soixante-dix de ceux de Castruccio.

Mais ennemie de sa gloire, la fortune lui ôta la vie au moment où elle devait la lui donner et interrompit les projets que longtemps auparavant il avait pensé mettre à effet ; rien, si ce n'est la mort, ne pouvait en empêcher la réalisation. Toute la journée, Castruccio s'était fatigué à la bataille ; à la fin, plein d'inquiétude et de sueur, il s'arrêta sur la porte de Fucecchio pour regarder ses hommes qui revenaient de la victoire, pour les recevoir en sa présence et les remercier et aussi pour pouvoir promptement remédier à tout problème qui naîtrait d'ennemis qui auraient tenu tête quelque part ; car il jugeait que le devoir d'un bon chef était d'être le premier à monter à cheval et le dernier à en descendre. C'est pourquoi, étant exposé à un vent qui souvent s'élève à mi-jour au-dessus l'Arno et qui d'habitude, presque toujours, est pestilentiel, il se glaça tout à fait ; il n'en tint pas compte parce qu'il était habitué à de telles incommodités, mais cela fut la cause de sa mort. La nuit suivante, il fut attaqué d'une très grande fièvre ; elle alla en augmentant toujours, et le mal fut jugé mortel par tous les médecins ; s'en étant aperçu, Castruccio appela Paul Guinigi et lui dit ces paroles <sup>12</sup> :

---

12. Cette scène est une invention de Machiavel. Pour un autre exemple de ce tour rhétorique, voir le discours du sage dans *Histoire de Florence* V.11.

« Mon fils <sup>13</sup>, si j'avais cru que la fortune eût voulu, au milieu de ma course, couper le chemin vers la gloire qu'en raison de tant d'heureux succès moi, je m'étais promis de parcourir, moi, je me serais donné moins de peine et je t'aurais laissé un État moins grand, mais aussi moins d'ennemis et moins d'envie. Content du contrôle de Lucques et de Pise, je n'aurais pas assujéti Pistoie ni irrité les Florentins par autant d'outrages ; je me serais fait des amis de l'un et de l'autre de ces deux peuples, j'aurais mené une vie, sinon plus longue, du moins plus tranquille, et je t'aurais laissé un État moins grand, mais sans doute plus sûr et plus ferme. Mais la fortune, qui veut être l'arbitre de toutes les choses humaines <sup>14</sup>, ne m'a pas donné assez de jugement pour la connaître d'avance, ni assez de temps pour pouvoir la battre. Toi, tu as entendu dire – un grand nombre de gens te l'ont dit et moi je ne l'ai jamais nié –, comment moi, j'entrai dans la maison de ton père encore tout jeune et privé de toutes ces espérances qui doivent naître dans tout esprit généreux, et comment moi, je fus élevé par lui et plus aimé encore que si moi, j'étais né de son sang ; si bien que moi, sous sa conduite, je devins valeureux et capable de cette fortune que toi-même, tu as vu et que tu vois. Et parce qu'à sa mort il te remit à ma foi, toi et toutes tes fortunes, moi, je t'ai élevé conformément à cet amour, et j'ai augmenté tes fortunes conformément à cette foi qui était et qui reste la mienne <sup>15</sup>. Parce qu'était à toi

---

13. Castruccio reprend avec le fils de François Guinigi un discours testamentaire comme si ce dernier était son propre fils. On notera les « moi, je » qui se succèdent et qui s'opposent aux « toi, tu ».

14. Voir le chapitre XXV du *Prince*.

15. Littéralement : où moi je m'étais tenu et où je me tiens.

non seulement ce que t'avait laissé ton père mais aussi ce que la fortune et ma vertu ont gagné, je n'ai jamais voulu prendre femme, de peur que l'amour des enfants ne m'empêchât de montrer envers le sang de ton père la gratitude qu'il me semblait être tenu de montrer. Donc moi, je te laisse un grand État, ce dont moi, je suis content ; mais moi, je te le laisse faible et instable, ce dont moi, je suis très désolé. Il te reste la cité de Lucques, qui ne sera jamais contente de vivre sous ton contrôle. Il te reste Pise, où vivent des hommes de nature inconstante et pleins de fausseté ; quoiqu'elle soit habituée à servir depuis longtemps <sup>16</sup>, elle s'indignera toujours d'avoir un Lucquois pour seigneur. Il te reste aussi Pistoie : elle est peu fidèle, parce qu'elle est divisée en différents partis et irritée contre notre sang par de nouveaux outrages. Tu as pour voisins les Florentins offensés et outragés de mille façons par nous, mais non pas anéantis ; la nouvelle de ma mort leur sera plus agréable que ne le serait l'acquisition de la Toscane. Tu ne peux te fier ni aux princes de Milan ni à l'empereur, parce qu'ils sont éloignés et paresseux et que leurs secours sont lents. Tu ne dois donc espérer en rien d'autre qu'en ton ingéniosité, en le souvenir de ma vertu et en la réputation que t'apporte la présente victoire : si toi tu sais en user avec prudence, elle t'aidera à établir un accord avec les Florentins ; effrayés par leur présente déroute, ils devront l'accepter avec joie. Alors que moi, je cherchais à en faire mes ennemis et que je pensais que leur inimitié m'apporterait puissance et gloire, toi, tu dois, de toutes tes forces, t'en faire des amis, parce que leur amitié t'apportera

---

16. Littéralement : en des temps variés.

sécurité et commodité. En ce monde il est bien important de se connaître soi-même et de savoir mesurer les forces de son esprit et de son État ; celui qui se reconnaît inapte à la guerre doit s'ingénier à régner avec les arts de la paix. Selon mon conseil, il est bien que toi, tu te tournes dans cette direction et que par cette voie tu t'ingénies à jouir de mes peines et de mes périls : cela te réussira facilement si tu estimes que mes avertissements sont vrais. Ne perds point ces leçons de vue ; la pratique n'en est point difficile. Tu n'auras envers moi que deux obligations, l'une de ce que moi, je t'ai laissé ce royaume, l'autre de ce que moi, je t'ai enseigné comment le maintenir. »

Ensuite, après avoir fait venir les citoyens de Lucques, de Pise et de Pistoie qui faisaient la guerre à ses côtés, leur avoir recommandé Paul Guinigi et leur avoir fait jurer obéissance, il mourut ; il laissa à tous ceux qui l'avaient entendu un heureux souvenir et à ceux qui avaient été ses amis un regret aussi grand que pour tout autre prince qui est jamais mort. Ses obsèques furent célébrées de la façon la plus honorable ; il fut enterré dans l'église de Saint-François-de-Lucques. Mais la vertu et la fortune ne furent jamais aussi amies à Paul Guinigi qu'elles le furent à Castruccio ; car peu de temps après il perdit Pistoie, ensuite Pise, et il ne maintint qu'avec peine son pouvoir sur Lucques, qui demeura à sa maison jusqu'à Paul, son arrière-petit-fils.

[On peut voir] par tout ce qui a été montré que Castruccio fut un homme rare non seulement pour son propre temps mais aussi pour une grande partie du passé. Quant à sa personne, il était plus grand que l'ordinaire et était bien proportionné ; il avait un aspect

si gracieux et accueillait les hommes avec une telle humanité que personne ne lui parla pour le quitter mécontent. Ses cheveux tiraient sur le roux ; il les portait couper au-dessus des oreilles ; il allait toujours et en tout temps, qu'il plût ou qu'il neigeât, la tête découverte.

Il était agréable avec ses amis, terrible avec ses ennemis, juste avec ses sujets, infidèle avec les étrangers ; il ne cherchait jamais à vaincre par la force lorsqu'il pouvait vaincre par la fraude ; parce qu'il disait que c'était la victoire qui t'apportait la gloire, et non la façon de vaincre.

Personne ne fut jamais plus audacieux pour entrer dans les dangers, ni n'usa de plus de précaution pour en sortir ; aussi, il avait l'habitude de dire que les hommes devaient tout tenter et ne s'effrayer de rien et que Dieu aimait les hommes forts, puisqu'on voit qu'il châtie les impuissants par les puissants.

Il était admirable encore à répondre et à piquer, que ce soit avec mordant ou avec civilité ; comme il n'épargnait personne avec ses mots d'esprit<sup>17</sup>, il ne s'irritait pas quand on ne l'épargnait pas lui-même. C'est pourquoi on trouve un grand nombre de ses bons mots mordants et un nombre aussi grand qu'il entendit patiemment.

Il avait fait acheter une perdrix au prix d'un ducat ; un de ses favoris le lui reprochait ; Castruccio lui dit : « Tu ne l'achèterais pas pour plus qu'un solde. » L'ami lui dit qu'il disait vrai ; il répondit : « Pour moi, un ducat vaut bien moins que ça. »

---

17. Littéralement : en cette façon de parler.

Il avait un flatteur auprès de lui; il lui cracha dessus par mépris; le flatteur dit: « Pour attraper un petit poisson, les pêcheurs se laissent mouiller complètement par la mer; moi, je me laisserai bien mouiller par un crachat pour attraper une baleine. » Non seulement Castruccio l'écouta-t-il patiemment, mais il le récompensa.

Quelqu'un disait du mal de lui, parce qu'il vivait trop magnifiquement; Castruccio dit: « Si c'était un vice, on ne ferait pas d'aussi magnifiques banquets les jours de fête de nos saints. »

Il passait par une rue et vit un jeune homme qui sortait d'un bordel et qui rougissait d'avoir été vu: « N'aie pas honte quand tu en sors, mais quand tu y entres. »

Un ami lui donna à dénouer un nœud habilement noué; il dit: « Ô fou, crois-tu que je veuille dénouer quelque chose qui me donne autant de tracas lorsqu'elle est nouée? »

Il disait à quelqu'un qui professait être philosophe: « Vous êtes faits comme les chiens qui tournent toujours autour de celui qui peut le mieux leur donner à manger. – Au contraire, lui répondit-il, nous sommes comme les médecins qui vont à la maison de ceux qui ont le plus besoin d'eux. »

Il allait par bateau de Pise à Livourne, et il s'éleva un orage dangereux; Castruccio s'en troubla fortement; un de ceux qui étaient avec lui lui reprocha sa pusillanimité en disant que lui, il n'avait peur de

rien ; à cela, Castruccio dit qu'il ne s'en étonnait pas parce que chacun estime son âme <sup>18</sup> au prix qu'elle vaut.

Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour être admiré, il lui dit : « Fais en sorte de ne pas mettre un morceau de bois sur un autre, quand tu es invité à un banquet. »

Quelqu'un s'étant vanté d'avoir beaucoup lu, Castruccio dit : « Ce serait mieux de se vanter d'avoir beaucoup retenu. »

Quelqu'un s'étant vanté qu'il ne s'enivrait pas même quand il buvait beaucoup, il dit : « Un bœuf fait de même. »

Castruccio avait une jeune femme qu'il entretenait ; un de ses amis l'en blâmait, surtout en disant que c'était mauvais pour lui de s'être laissé prendre par une femme : « Toi, tu te trompes, lui dit Castruccio ; moi, je l'ai prise, mais elle, elle ne m'a pas pris. »

Un autre le blâmait d'user de mets trop délicats ; il dit : « Toi, tu ne dépenserais donc pas autant que moi ? » Comme l'autre lui dit qu'il disait vrai, il ajouta : « Donc toi, tu es plus avare que moi, je ne suis gourmand. »

Il avait été invité à souper chez Thaddée Bernard de Lucques, un homme très riche et très magnifique ; quand il fut arrivé à sa maison, Thaddée lui montra une salle toute parée de tapisseries et dont le pavé était de pierres fines de diverses couleurs, qui par leur disposition représentaient des fleurs, des feuillages et

---

18. *Anima*, en italien. Machiavel n'emploie jamais cette forme dans ses œuvres majeures, préférant le mot *animo* à consonance moins chrétienne.

de la verdure ; ayant amassé de la salive dans la bouche, Castruccio cracha le tout au visage de Thaddée. Comme l'autre s'en troublait, Castruccio lui dit : « Moi, je ne trouvais pas où cracher qui t'offense moins. »

On lui demanda comment mourut César ; il dit : « Dieu veuille que je meure comme lui. »

Comme une nuit il était dans la maison d'un de ses gentilshommes, où on avait invité à festoyer bon nombre de dames et qu'il dansait et se divertissait plus qu'il ne convenait à un homme comme lui, un ami le lui reprochait ; il dit : « Celui qui est tenu pour sage pendant le jour ne sera jamais tenu pour fou pendant la nuit. »

Quelqu'un vint lui demander une faveur et Castruccio fit semblant de ne pas entendre ; il se jeta à genoux devant lui, ce que Castruccio lui reprocha ; le premier lui dit alors : « Toi, tu en es la cause, puisque tu as les oreilles aux pieds. » Il s'ensuivit qu'il reçut deux fois plus qu'il n'en demandait.

Il avait l'habitude de dire que le chemin de l'enfer est facile, puisqu'on y allait en descendant et les yeux fermés.

Quelqu'un lui ayant demandé une faveur en usant de plusieurs paroles superflues, Castruccio lui dit : « Quand toi, tu voudras autre chose de moi, envoie quelqu'un d'autre. »

Un homme semblable l'ennuyait par un long discours et ajoutait à la fin : « Peut-être vous ai-je fatigué en parlant trop. – Non, dit-il, car moi, je n'ai pas entendu un mot de tout ce que toi, tu as dit. »

Il avait l'habitude de dire de quelqu'un qui avait été beau garçon et était devenu un bel homme que c'était trop d'outrage qu'après avoir enlevé les maris à

leurs femmes, il enlevait maintenant les femmes à leurs maris.

Il dit à un envieux qui riait : « Ris-tu parce que toi, tu vas bien ou parce qu'un autre va mal ? »

Lorsqu'il était encore sous le contrôle de François Guinigi, un de ses égaux lui dit : « Que veux-tu que je te donne, si tu me laisses te flanquer un coup sur la tête ? – Un casque », répondit-il.

Il avait fait mourir un citoyen de Lucques qui avait été cause de sa grandeur ; on lui dit qu'il avait mal fait de tuer un de ses anciens amis ; il répondit qu'ils se trompaient, parce qu'il avait mis à mort un nouvel ennemi.

Castruccio louait assez les hommes qui promettaient de prendre femme et puis ne les épousaient, et aussi ceux qui disaient vouloir aller sur mer et puis n'y allaient pas.

Il disait aussi qu'il s'étonnait devant les hommes qui achetaient un vase d'argile ou de verre et le faisaient sonner d'abord pour voir s'il était bon, mais qui pour prendre femme se contentaient de la voir.

On lui demandait, alors qu'il était près de mourir, comment il voulait être inhumé après sa mort ; il répondit : « Le visage tourné vers le bas, parce que moi, je sais que quand moi, je serai mort, ce pays ira sens dessus dessous. »

Comme on lui avait demandé si pour sauver son âme<sup>19</sup> il avait jamais pensé à se faire frère, il répondit que non parce qu'il lui paraissait étrange que frère

---

19. *Anima*.

Lazzerio <sup>20</sup> doit aller en paradis et Ugoccione della Faggiola en enfer <sup>21</sup>.

On lui avait demandé quand il fallait manger pour rester en santé ; il répondit : « Si on est riche quand on a faim ; si on est pauvre, quand on peut. »

Voyant qu'un de ses gentilshommes se faisait boutonner par son domestique, il dit : « Moi, je prie Dieu que tu te fasses aussi nourrir à la cuillère. »

Voyant qu'on avait écrit en latin sur une maison : « Dieu la garde des méchants », il dit : « Il faut que le maître n'entre pas chez lui. »

Passant dans une rue où il y avait une petite maison avec une très grande porte, il dit : « Cette maison s'enfuira par sa porte. »

Comme on lui avait fait comprendre qu'un étranger avait corrompu un petit garçon, il dit : « Ce doit être un Pérousin. »

Comme on lui demandait quelle terre était fameuse pour ses fripons et ses fraudeurs, il répondit : « Lucques » parce qu'ils étaient tous ainsi par nature, sauf Buontura <sup>22</sup>.

Castruccio contestait avec un ambassadeur du roi de Naples au sujet de la propriété des bannis ; l'ambassadeur s'émut et lui dit : « Toi, tu ne crains donc pas le roi ? – Votre roi, répondit-il, est-il bon ou mauvais ? » Comme il répondit qu'il était bon, Castruccio répliqua : « Pourquoi veux-tu, toi, que moi j'aie peur d'un homme bon ? »

---

20. Soit frère Fainéant.

21. Voir Dante, *Enfer* XXXIII.89.

22. Voir Dante, *Enfer* XXI.41.

On pourrait raconter plusieurs autres de ses bons mots, qui tous montreraient son génie et sa gravité ; mais je veux que ceux-ci suffisent pour témoigner de ses grandes qualités.

Il vécut quarante-quatre ans, et se montra prince quelle qu'ait été sa fortune. Comme il y avait assez de souvenirs de sa bonne fortune, il voulut en laisser aussi de sa mauvaise fortune ; c'est pourquoi on voit encore aujourd'hui les menottes dont il fut enchaîné en prison fixées dans la tour de son habitation ; il les avait fait mettre là pour être les témoins de son adversité. Comme sa vie ne fut inférieure ni à celle de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, ni à celle de Scipion de Rome, il mourut à l'âge de l'un et de l'autre ; sans doute les aurait-il surpassés l'un et l'autre si, au lieu de Lucques, il eût eu pour patrie la Macédoine ou Rome.